

Jean pierre Morcrette

Un enterrement à Cluny

nouvelle

© 2024 Jean pierre Morcrette

Un enterrement à Cluny*

Pierre Roquiez était un grand lecteur, mais aussi un procrastinateur. Il repoussait l'entrée dans les monuments littéraires, évités avec méthode dans sa jeunesse puis l'âge adulte, afin de les lire plus tard, quand il serait vieux. Des livres comme *Les Mille et Une Nuits*, *Gargantua et Pantagruel*, *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, *Robinson Crusoé*, *Les Voyages de Gulliver*, *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, *Les 120 journées de Sodome* (Lire Sade est indispensable, m'assure-t-on, j'ai toujours résisté, je ne suis pas maso, on verra si je cède un jour !), *Jacques le fataliste*, *Orgueil et préjugés*, *Le Rouge et le Noir*, *Le Père Goriot*, *Les Âmes mortes*, *Les Misérables*, *Guerre et Paix*, *L'immoraliste*, *Ulysse*, *La Montagne magique* (J'ai lu *La Mort à Venise.*), *La*

maison Artamonov, Le Procès, À la recherche du temps perdu, Berlin Alexanderplatz, Voyage au bout de la nuit (Je ne l'ouvrirai sans doute jamais, la coexistence du génial et de l'ignoble dans le même ciboulot ne me dit rien qui vaille...), *L'homme sans qualités* (Musil, paraît-il, avait suggéré de le lire deux fois, en partie et en totalité !), les trois tomes de *La Crucifixion en rose : Sexus, Plexus, Nexus, Le Tambour, Le Maître et Marguerite, Cent ans de solitude, Belle du Seigneur*; pratiquement tous les romans de Thomas Bernhard sauf *Le neveu de Wittgenstein* (après avoir vu, à la Comédie-Française, la première de *Place des héros*, Pierre a soutenu : Un homme qui entretient des relations exécrables avec son pays et sa langue force le respect.), *L'Automne du patriarche, La Vie mode d'emploi, En attendant les barbares, Vie et destin, L'insoutenable légèreté de l'être* (Le titre seul m'intimide !), *Les versets sataniques, Les Vestiges du jour*, etc.

À la vue de cette liste pourtant non exhaustive, on peut en déduire que Pierre a peut-être lu tous ceux qui n'y figurent pas, et ils sont plus nombreux. S'il possédait les livres cités ci-dessus, et d'autres encore, il les avait rangés dans sa bibliothèque déjà bien fournie, affirmant vouloir les lire ultérieurement. Pierre les avait ouverts,

parcourant une phrase ou deux, à la dérobée, presque contre sa volonté, jamais plus d'une page. Ils l'impressionnaient vraiment trop. Un bon livre — que dire d'un très bon livre ! — exige un bon lecteur. En ce qui le concernait, ce n'était toujours pas le cas. Plus il lirait, meilleur lecteur il deviendrait. Pour se perfectionner, il s'occupait du tout-venant, même si parmi ces ouvrages on en trouvait de remarquables. Ensuite, il s'attaquerait à l'excellence.

Les années passaient. Pierre se persuadait de reporter la lecture de toute cette bonne, cette magnifique littérature. Il n'était pas assez mûr, il devait lire encore et encore afin de mériter le mieux. Pierre Roquiez était médecin généraliste à l'ancienne, lent, méticuleux. Installé à Paris depuis des décennies dans un cabinet, rue de Rennes, il avait besoin de temps pour lire ses patients. Oui, il prétendait cela, et ajoutait qu'une fois lus, ses patients — jamais il ne disait ses malades, pas davantage ses clients — révélaient docilement l'existence ou l'absence de leurs maux.

À cinquante ans, Pierre Roquiez se donna dix ans. C'était un grand lecteur et le meilleur client de Simon Wasserberd, qui n'avait aucun problème avec ce

mot. Au cours de sa vie de libraire parisien, Simon n'en a eu qu'un seul de cet acabit ; il a dû lui acheter près d'un millier de livres. Pierre n'en voulait pas de poche, sans être pour autant collectionneur d'ouvrages anciens. Il souhaitait des publications de bonne qualité, sans attacher d'importance à leur date d'édition. Certains textes tombés dans le domaine public étaient difficiles à trouver. Le libraire s'arrangeait, lui dénichait des occasions et trichait parfois sur leur valeur pour ne pas laisser entendre que le livre était rare. S'il en comprenait l'utilité, voire la nécessité, Pierre ne fréquentait jamais les bibliothèques. Il lisait aussi des écrivains contemporains et désirait, modestement, contribuer à leur survie. La librairie parisienne de Simon Wasserberd n'était pas immense, mais Pierre l'avait choisi. Il patientait s'il fallait commander, refusant d'aller dans les supermarchés de la culture. Malgré leurs trente-cinq ans d'écart, ils sont devenus amis, puis, avec le temps, plus proches encore.

À soixante-deux ans, Pierre prit sa retraite et s'installa à Cluny avec Geneviève, son épouse, originaire de cette petite ville bourguignonne à l'imposant passé historique. Tous les mois, Simon Wasserberd allait rendre visite à son ami. Les murs épais de sa maison étaient garnis d'étagères remplies de livres rangés par ordre alphabétique

de titre. Simon lui avait fait remarquer que procéder ainsi était plutôt rare, le plus souvent ils sont classés par auteur. Pierre a affirmé : Les œuvres sont au-dessus de leurs auteurs, même si certains se persuadent du contraire.

Amateur de bonne chère et de bons crus, Pierre sous-estimait sa santé. Il n'a pas su lire à temps en lui-même. Ma forme est excellente, les balades en forêt me tiennent en vie ! dit-il à soixante-cinq ans. Et il s'octroya cinq années supplémentaires avant d'entreprendre la lecture des *œuvres définitives*, comme il le déclarait avec l'air de ne pas y croire, car rien n'est définitif en ce bas monde, etc. Sa femme, de caractère très réservé, s'effaça suite à une rupture d'anévrisme. Geneviève rejoignit le caveau du cimetière qui, obstiné, patientait pour accueillir le premier des deux à y passer. Simon se souvient de leur dispute. Elle désirait graver un crucifix sur la pierre ; pour lui, c'était hors de question. Un compromis fut trouvé : une petite croix figurerait à droite, au-dessus de son nom, du même côté du lit où chacun avait dormi trois décennies avant de faire chambre à part — il ou elle ronfle, se lève quatre fois la nuit, n'arrête pas de se retourner, de toute façon... Resté seul, taciturne, Pierre sortait rarement de chez lui. À l'occasion, Françoise, une amie de jeunesse, l'emmenait au restaurant ou au cinéma

si un film lui convenait. Quand Simon venait lui rendre visite, il acceptait d'aller marcher une heure ou deux en forêt. Cependant, il ne se sentait pas prêt, lui disait-il, si bien que, devenu septuagénaire, il n'avait rien lu de ces chefs-d'œuvre remarquables de la littérature universelle.

À soixante et onze ans, un accident vasculaire cérébral le cloua au lit plusieurs semaines. Simon lui suggéra de se mettre enfin à la lecture tant repoussée, d'autant que le nombre de livres augmentait d'année en année. Pierre éluda : On verra, je ne suis pas fini... Un second AVC lui sera fatal à soixante-douze ans. Le jour de ses funérailles, on crut lui faire plaisir — les morts prennent-ils plaisir ? — en lisant devant sa tombe les premières pages de *L'Ingénieux Hidalgo, Don Quichotte de la Manche* de Cervantès. Pierre avait refusé d'avance tout office religieux où la plupart des participants feraient semblant d'adhérer à il ne savait quoi de transcendant, le curé sans doute inclus. Personne dans la famille ne s'y opposa. Malgré le poids millénaire catholique de la ville, ce n'était pas la première cérémonie laïque imposée au cimetière de Cluny, la sépulture de la femme d'un ancien président était à deux pas.

Il y avait du monde. Simon embrassa les enfants de Pierre, Hervé et Chantal, serra la main de Lesur, son mari dont il oubliait toujours le prénom, reconnut quelques personnes, en salua deux ou trois, en particulier la sœur cadette de Pierre, Monique, qu'il avait vue une ou deux fois, puis se plaça en retrait, non loin du caveau. Le ciel devenu gris prenait lui aussi le deuil. Le cercueil descendu, les derniers pétales de roses jetés par ses proches, les amis, les voisins, une grande jeune femme blonde habillée de blanc au teint pâlichon s'avança. Elle devait avoir une vingtaine d'années. Simon ne la connaissait pas. La famille avait choisi cette pure jeune femme — un sentiment de pureté était, semble-t-il, l'effet escompté — pour lire le début du *Quichotte*. Elle ouvrit le livre entre ses mains, redressa la tête, puis déclama lentement d'une voix claire : Au Lecteur. Toi qui prendras le temps de me lire, tu peux être assuré, sans exiger de serment, que ce livre, fruit de mon esprit, je l'aurais souhaité le plus beau, le mieux fait, le plus intelligent qui se puisse concevoir. Mais nul ne va contre l'ordre de la nature...

Une pluie soudaine, agressive, froide, tomba. Chacun rejoignit son automobile ou descendit au pas de course l'avenue du cimetière, le chemin des Trépassés ou la rue

Saint-Mayeul avec une joie dissimulée. Simon se glissa sous un mausolée pour se mettre à couvert. La jeune femme restait immobile, insensible à l'averse. De son abri, il la voyait s'obstiner à réciter *Don Quichotte* coûte que coûte, droite, raide comme un tronc de bouleau devant la fosse trempée désertée par tous, sauf par Pierre dans le cercueil et par elle qui, Simon le saura plus tard, ne l'avait jamais rencontré. Il reconnut la traduction d'Aline Schulman parue au Seuil en 1997 ; c'était le meilleur choix. Si Pierre avait acheté à Simon les deux volumes insérés dans un coffret en carton rouge illustré par Antonio Saura, il ne les avait jamais lus. Aujourd'hui, le tome 1 prenait l'eau entre les mains d'une jeune fille. Simon se demanda, maintenant que Pierre Roquiez ne pourrait plus ouvrir les livres dont il avait tant repoussé la lecture, si quelqu'un d'autre les lirait.

Une vision pessimiste — ce n'était ni la première ni la dernière — de l'influence et de l'utilité de la littérature s'immisça dans le chagrin d'avoir perdu un ami, un grand frère, pour ainsi dire un père. L'odeur virtuelle d'un chocolat chaud au Café du Merle éloigna ces pensées funestes. Simon entendit un TVG passer à la lisière de la forêt où il allait se promener avec Pierre lors de ses visites. Il quitta l'endroit où il s'était protégé de la

pluie qui continuait à tomber dru, vint vers la jeune fille, lui prit le livre, puis le bras avec douceur. Il l'emmena sans un mot en ville.

2019-2020, in *Une sale manie*